**II. Pour la création d’une (nouvelle) conscience européenne**

J’ai été invité à aborder le sujet en historien. Mon approche constitue donc un essai de diagnostique qui forcément plonge dans le passé de notre continent, mais duquel diagnostique vont, je l’espère, ressortir certains éléments utiles, voire même, selon moi, nécessaires à toute tentative de réajustement ou, mieux, de nouveau départ de l’entreprise européenne. Je précise également que je parle de l’Europe en Européen convaincu, mais point en Européen occidental.

Rechercher une nouvelle conscience sous entend que l’Europe en possède une, laquelle ne lui convient plus. Si par conscience on entend le sentiment largement partagé qui fait que l’on considère l’Europe comme une sorte de patrie élargie, ayant des traits communs et soulevant dans l’âme de ses ressortissants un sentiment d’appartenance et de solidarité, je crois que nous sommes très loin du compte. Un simple regard autour de nous suffit pour se rendre compte que nous vivons dans un monde éclaté, dans une société fracturée et morose, ce qui accroit notre vulnérabilité face à des mondes qui eux ne le sont pas.

Pendant de nombreux siècles la conscience européenne se confondit avec la notion de Chrétienté, dont les témoins jonchent – et culturellement personnalisent le paysage de l’Europe depuis la péninsule ibérique jusqu’à l’Oural. Une seconde dimension de la conscience européenne nous vient, elle, des Anciens, à travers ce que nous désignions autrefois du terme d’humanités ; un troisième élément enfin, issu des deux autres- au cœur desquelles, je précise, se trouve toujours l’homme en relation intelligente avec tout ce qui l’entoure, avec lui-même et avec Dieu - est la démocratie. Pour pétrir l’Europe ces trois éléments, fondateurs de ce qui fait l’originalité et la fierté de notre continent, eurent besoin d’un autre facteur : le temps. Et qui dit temps dit mémoire, dit  Histoire.

Or soit par fatalité soit intentionnellement l’on fit tout pour réduire jusqu’au tarissement les deux premières sources, sans se rendre compte qu’on agissant ainsi on assenait un coup quasi mortel à la démocratie, régime plus délicat qu’on le croit, aux qualités que j’appellerais aristocratiques dans le sens fort du terme. De sorte que nous sommes parvenus au point où l’Europe, coupée de son passé, vidée de sa substance, est en train de devenir une simple réalité géographique ; «un marché sans âme» selon le mot du président Macron, dans sa récente adresse en faveur de l’idée et de l’Union européennes.

En fait la situation en est encore plus grave. Car la déculturation, n’est pas un état de choses neutre, un point mort, une sorte de juste milieu. Ce genre d’équilibre s’avère en effet impossible partout où on a trait à l’âme humaine, qui d’un coup bascule de la santé à la folie. Ce qui en occurrence signifie que la déculturation est un vide en train de se remplir d’horreurs et dans lequel l’homme, dans un état de négation absolue, de nihilisme, plonge dans une barbarie abyssale.

J’ai parlé tout à l’heure des effets néfastes d’une certaine fatalité. Fatalité, dans le sens où à mon avis nous ne faisons que récolter, dans un monde devenu déliquescent, les fruits de tout un millénaire. Nous voilà parvenus au stade ultime d’une situation crée par deux caractéristiques majeures de l’homme occidental depuis qu’il prit conscience de soi, et dont il a forgé son identité. La première consiste à vouloir toujours aller de l’avant, selon une cadence que le progrès technique rend aujourd’hui affolante, dans le sens du développement et du progrès rectilignes, à vouloir toujours plus de gains, plus de biens, plus de puissance, afin de mieux dominer, de mieux exploiter, d’augmenter son profit, d’étendre son champ d’action si possible à l’infini, insoucieux des dégâts et des laissés pour compte. Telle est la première caractéristique qui d’un certain point de vue fit la grandeur de l’Occident et attira sur celui-ci des regards d’admiration et d’envie de la part de la terre entière. L’autre particularité tient au fait que l’homme occidental préfère avancer, non pas dans un esprit de synthèse, non pas selon le tout, mais au contraire par antithèses, oppositions, ruptures et rejets, on y mettant à chaque fois en exergue une des parties composantes du vivant à la place du tout, partie à laquelle il arroge un droit d’exclusivité, en y écartant, parfois violemment, tout le reste. Procéder de la sorte signifie qu’à chacune des étapes du devenir occidental une seule des dimensions possibles subsiste, une seule y est imposée au détriment de toutes les autres qui n’ont qu’à s’effacer. Inutile de préciser combien ce parcours est appauvrissant et réducteur, combien il violente, combien il nie la réalité toujours si complexe et pluridimensionnelle on y cherchant à imposer au cours de l’Histoire tantôt Dieu seul, tantôt l’Homme sans Dieu, tantôt la Religion sans la Science, puis la Science sans la Religion. Il fut un temps où l’on massacrait au nom de Dieu, il fut un autre où l’on faisait de même au nom de la Raison, on fit pire ensuite au nom des idéologies ; il en est un maintenant où l’on sacrifie à la fois les humains et le cosmos sur l’autel de l’Économie. Bien entendu le Dieu en question n’avait rien de divin, la Raison, qui fit aussi autant de victimes n’en était pas une, les idéologies s’avérèrent fausses et par conséquent immensément meurtrières, et l’Économie prédatrice en train de dévaster la planète, est à l’opposé de la gestion sage et planifiée, vivant sur les intérêts et non pas sur le capital qui justifierait le nom d’Économie, à savoir la gestion équilibrée de la maison, de notre maison qu’est la terre. Si cela a pu s’accomplir c’est aussi à cause de cette autre inclination occidentale à rechercher toujours l’abstraction, à vouloir faire de tout une idéologie, un concept pensé, uniquement cérébral, coupé du vivant, et qui, par des généralités, des raccourcis et des tangentes plus ou moins arbitraires, réduit ou carrément se passe de l’homme concret, faisant de lui une entité impersonnelle et interchangeable….

Il est aisé de voir combien ces axes se rejoignent et se recoupent, combien ils aboutissent tous les deux à l’épuisement des ressources de la planète et combien la déculturation (intellectuelle et politique) est la conséquence logique et fatale de ce desséchement progressif. En d’autres mots nous arrivons globalement au point où à l’apogée de la puissance matérielle, correspond l’absence quasi-totale de culture, la chute dans une évidente barbarie. C’est dire que du point de vue de l’environnement sonne désormais le glas de la planète – son d’alarme qui hélas, au niveau des actes, émeut peu - , c’est dire aussi que s’ouvre devant nous à nouveau la terrifiante perspective de régimes populistes et autoritaires, c’est dire enfin que nous voilà prêts à nous abandonner sans défense à une donnée nouvelle qui, mal employée, risque de nous faire basculer dans l’horreur, à savoir l’intelligence artificielle et donc l’emprise sur nous d’objets-sujets ultra intelligents mais dépourvus de conscience.

Les êtres humains ne le furent pas moins au cours du terrible XXe siècle, où cent millions de gens périrent dans les conditions atroces que l’on sait, massacre inouϊ qui par le jeu d’inexorables lois spirituelles se répercute sur la nature  où l’on assiste, en persévérant sur notre trajectoire génocidaire, à l’assassinat méthodique des bêtes et des végétaux, immense massacre des innocents, qui s’accompli, comme ceux du passé, avec la complicité ou dans l’indifférence du grand nombre.

Que faire de ce passé et de ce présent insoutenables? En réaction par rapport à lui nous fûmes tentés d’une part à faire table rase de l’Histoire, et d’autre part à chercher à s’enivrer dans la consommation. Avec du coup finir par devenir des individus sans racines dans le sol, sans racines dans le ciel, ballotés au gré des vents et des secousses des marchés financiers et des caprices de l’économie mondiale. Des êtres sans repaires, sans points d’attache, déboussolés. Échec donc et ratage patent, alors que la permanence de la crise économique jointe à l’épuisement des ressources de la planète et de l’effondrement de la biosphère, donnent par nécessité au consumérisme un coup définitif d’arrêt ; en résulte pour l’individu dont la vie n’a plus d’autre sens, une énorme privation, une énorme frustration qui suscitent une énorme colère, une volonté de destruction et d’autodestruction.

Au point où l’on est il nous est impossible de rebrousser chemin, comme il nous est impossible d’avancer, de faire comme si de rien n’était ; enfin il nous est impossible de refaire nôtres les valeurs de jadis. Celle de la liberté, certes noble entre toutes, ne suffit pas toute seule ; trop vaste, trop abstraite, elle inclut trop de choses et leur contraire, ainsi que les germes de sa propre négation. Pour qu’elle acquière une consistance il lui faut donc s’incarner d’une part dans des actes et d’autre part il faudrait qu’elle enfonce et étende ses racines dans un terroir donné. D’où l’irremplaçable apport de l’éducation, qui est appelée dans tous les pays de l’Union Européenne à former le citoyen européen de demain, l’habitant de cette Europe, qui, grâce à l’éducation offerte et répandue à tous, est une quant à son essence et multiple quant à ses expressions. Education dont le contenu et le but visé sont à l’opposé du faux cosmopolitisme, qui dans le meilleur des cas nous transformerait tous en touristes (= en êtres ayant sur les choses qu’une vue extérieure et distraite). C’est en effet par l’approfondissement des racines que nous nous ouvrirons à l’universel. Le chemin inverse – qui en somme est celui sur lequel on piétine et on stagne depuis un trop long moment- ne peut aboutir que sur un immense gâchis.

La tâche à accomplir est immense car il s’agit ni plus ni moins d’un réapprentissage européen. Deux mesures me paraissent praticables pour commencer. La première consiste à refaire connaissance avec notre patrimoine architectural en particulier et culturel en général, patrimoine qui nous servira de guide du fait qu’il incarne des valeurs que j’appellerais essentielles. La deuxième mesure n’est autre que la maîtrise par chacun de sa langue nationale, l’amélioration autant que possible de son propre niveau d’expression, auquel ne peut correspondre que l’amélioration de sa capacité de penser. Une sorte d’espéranto européen, tout comme l’hégémonie d’un seul idiome, sont également à bannir. Bien entendu l’apprentissage de plusieurs langues est par contre à encourager, langues qui sont comme des fenêtres ouvertes vers des mondes de sensibilité et de connaissances extrêmement enrichissants.

Et puis il y a l’apprentissage civique au cours duquel il s’agit, au lieu de fuir la politique comme nous avons tendance de le faire, de rechercher au contraire avec discernement-lucidité, passion et intransigeance des formes plus complètes de démocratie, des formes de participation à la chose publique de plus en plus vastes et de plus en plus détaillées, afin d’étayer l’idéal démocratique par tout un comportement à la fois personnel et collectif. Cet effort engloberait nécessairement tous ceux parmi les habitants de l’Europe de souche non européenne qui voudraient étroitement s’associer à ce projet commun, lequel ne peut se réaliser pleinement qu’avec eux et grâce à leur concours. C’est dans cet exercice de la citoyenneté exigeante que les fameuses et si décriées humanités, ainsi que l’enseignement de l’histoire, seraient d’un grand secours ; toutefois elles seront appelées à inspirer et à étoffer cette grande tâche civique que dans un deuxième temps.

Ce qui en revanche est urgent c’est l’insertion au cœur du système éducatif du souci écologique. Il est fondamental que dans cette nouvelle Europe à laquelle nous aspirons que nous ayons tous un nouveau type de relation envers notre environnement naturel ; si possible non pas seulement dans un but utilitaire, mais pour l’environnement en soi. Cela consisterait à imposer à nous –même une sorte d’autolimitation à notre désir de consommer et plus cela exigerait de notre part la remise en question de fond en comble de notre mentalité et de notre volonté de domination et d’exploitation. Il s’agit d’une sorte d’ascèse librement consentie dans un sentiment grave, humble et serein de profonde solidarité, voire de gratitude et de compassion à l’égard du reste de la nature.

Cette conversion ne pourra se faire – j’entends se faire sans contrainte et dans la joie (car autrement, quel que soit le besoin, elle ne se ferra pas !) sans l’introduction du sacré dans notre ordinaire. Je reste persuadé que la beauté – la recherche et l’amour du Beau – pourrait nous servir de véhicule vers le sacré, nous initier au sacré, du moins au début. La beauté dans le sens dostoϊevskien du terme : celle dont dépend le salut de l’homme.

Il devient évident, vu la gravité de la situation, que l’on ne peut plus opérer en rafistolant et par retouches ; en effet il est impératif de provoquer – en procédant avec urgence et discernement – un retournement total de notre démarche occidentale de vivre et de penser. Ce qui signifie qu’il faille enfin abandonner le principe du conquistador qui de tout temps fut celui de l’homme occidental, quitter la voie rectiligne et unidimensionnelle tendant uniquement vers plus de puissance et plus de possession et lui préférer, ou du moins l’équilibrer, par celles davantage infléchies vers la plénitude et la communion - Le temps me fait défaut pour que je puisse vous montrer qu’un tel cheminement existentiel fait aussi partie de notre héritage européen, européen mais point occidental – Sans rien abandonner de notre savoir, mais en changeant radicalement d’habitudes, enrichir notre vie par le sens du mystère, par la certitude que l’ineffable est aussi vitalement nécessaire, je dirais même aussi réel, aussi présent, que le sont les lois qui gèrent l’univers et les objets perçus par nos sens. Il est clair que tout cela exige de notre part une métamorphose en profondeur, une transformation totale, une métanoϊa.

Je termine mon fatras d’idées sur cette Europe à reconstruire en revenant avec insistance sur le rôle primordial de l’Éducation, exercé simultanément sur trois niveaux : individuel, national et européen. Créer des hommes solides équilibrés, ancrés à la fois dans la Terre et dans le Ciel, créer des citoyens démocrates, actifs de mille manières au sein de leur société et engagés concrètement et dans leur quotidien dans la lutte pour la sauvegarde de la planète, et que ces citoyens soient à la fois des héritiers conscients de cet immense patrimoine culturel, me parait être, au niveau certes d’un idéal, mais aussi en tant que but concret à poursuivre et à réaliser progressivement, la meilleure perspective pour une Europe digne de son nom.-

 Paris, le 9 avril 2019. Costas M. Stamatopoulos